

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

«C'est en s'immergeant dans l'étude de la particularité d'une réalité empirique, historiquement située et datée, mais construite pour parler comme Bachelard comme un "cas particulier du possible" qu'on peut saisir la logique la plus profonde du monde social.»
Pierre Bourdieu¹

Il existe encore peu d'ouvrages à caractère scientifique portant sur l'histoire récente des universités françaises. Cette pauvreté, qui contraste avec ce qu'on observe dans les universités germaniques et anglo-saxonnes ou les grandes écoles françaises², contraste aussi avec l'abondante production éditoriale d'essais sur l'université en général le plus souvent rédigés à la faveur des crises qui la traversent, comme des réformes qui lui sont imposées. Et elle nous semble significative de la position dominée occupée par les universités françaises dans un système d'enseignement supérieur toujours surplombé par les grandes écoles.

Mais depuis quelques années, et à la faveur du renouvellement générationnel comme du processus d'autonomisation des établissements, les histoires d'universités (récentes notamment) se multiplient³. Et c'est souvent à l'occasion de commémorations qu'elles sont initiées. Par exemple en 2009, deux des Centres universitaires expérimentaux ouverts par Edgar Faure – en l'occurrence Vincennes et Dauphine – ont chacun fait paraître un «beau livre» à l'occasion de leur quarantenaire⁴. Profitant de cette dynamique, nous avons lancé un travail collectif portant sur les origines et le destin de l'université de Vincennes et visant à opérer une reprise réflexive de ce qui, pour beaucoup d'acteurs de l'époque, sera un formidable moment d'expérimentation collective.

Le temps est-il venu ?

Avec la Sorbonne, Vincennes est sans doute une des universités françaises sur laquelle on a le plus publié. La Sorbonne en raison de son ancienneté, comme de sa position dominante dans le système universitaire français jusqu'en 1968⁵, Vincennes tout autant en raison de son projet de rénovation universitaire porté par son corps enseignant et un public étudiant original, qu'en raison d'une histoire particulièrement tumultueuse. Initialement, Vincennes sera présentée comme une «anti-Sorbonne», un établissement

à vocation expérimentale dont les innovations devaient irriguer l'ensemble de l'université française. Et c'est sans doute une des rares universités françaises à avoir une identité collective forte. Sans aller jusqu'à écrire que Vincennes est « une légende⁶ », il n'est pas exagéré de dire que la « commune vincennoise » comme l'appelle Christophe Charle fut sans doute un lieu où la vie collective fut plus intense qu'ailleurs et où des passions de toutes sortes trouvèrent leur théâtre⁷. Cette université qui aura une histoire particulièrement romantique en raison des circonstances de sa création, comme de la destruction de ses locaux, est aussi un des symboles de 1968 et une des rares institutions soixante-huitardes à avoir survécu. Ce qui explique sans doute qu'elle soit devenue un mythe et qu'elle ait suscité une abondante production d'articles, d'ouvrages et même de films⁸.

Mais si les mythes font les affaires des éditeurs, journalistes, cinéastes ou écrivains, il n'est pas sûr qu'ils facilitent le travail scientifique. En effet, ils forment souvent, pour parler comme Gaston Bachelard, des « obstacles épistémologiques » particulièrement résistants en raison de leur ancrage tant social que politique. Et de fait, ébranler un mythe, c'est nécessairement s'exposer à la critique de ceux qui, en raison de leur position, trajectoire, objectifs ont tout intérêt à son entretien, ou plus simplement en ont besoin pour vivre et fabriquer leur propre histoire en l'intégrant dans une histoire collective. De même, si le rituel des commémorations suscité par le retour inévitable et périodique des chiffres ronds (les 20 ans, les 40 ans ou le centenaire de...) a l'intérêt d'inciter les institutions à se pencher sur leur histoire, à s'occuper (enfin) de leurs archives, il n'est pas sûr qu'il soit nécessairement adapté au *tempo*, largement imprévisible, des transformations de la conscience collective, comme aux lenteurs du travail scientifique. C'est pourquoi lors de ce travail, nous nous sommes souvent demandé si le moment était vraiment venu de faire cette histoire et si nous étions les mieux placés pour cela.

En effet, généralement et en raison de leur expérience, connaissance et goût plus prononcé pour le passé, comme sans doute de leur sens politique plus aiguisé, la fonction d'historiographe est généralement dévolue aux membres les plus âgés des institutions, parfois présentés comme leur « mémoire vivante ». Ce qui pose alors la question de la légitimité. De quoi, de qui s'autorise-t-on pour oser faire l'histoire d'un groupe ou d'une institution ? Et ce d'autant plus qu'on y est plus ou moins étranger ? Derrière toute histoire, qu'on le veuille ou non et malgré tous les scrupules et ambitions scientifiques de l'historien, se profile aussi la question du jugement de l'histoire, et donc de l'historien qui rédige cette histoire. N'est-ce pas Hegel qui disait que « l'histoire du monde est le tribunal du monde » ?

Ainsi lors de ce travail, en plus de notre souci d'objectivité et d'éviter de blesser les acteurs, nous avons souvent été taraudés, sans trop savoir quel statut épistémologique lui attribuer, par la question du : comment rendre justice à chacun ? Question dont la réponse ne dépend pas que de l'historien, mais aussi des sources disponibles. Ainsi la vie des « grands », et notamment des « grands professeurs », est généralement mieux documentée que celle des obscurs, sans grades, les premiers écrivant (par vocation, fonction) plus et étant aussi plus souvent sollicités pour donner leur point de vue. Et à mesure qu'on descend dans la hiérarchie professorale, les données se raréfient et se résument à quelques statistiques très générales, qui font même souvent complètement défaut pour

les enseignants les plus précaires. Connaître, ne serait-ce que le nombre de chargés de cours d'une université à un moment donné, relève souvent de l'exploit. Sans parler des étudiants et personnels administratifs et techniques qui, dans les archives, ont rarement l'honneur d'exister à la première personne.

Non seulement les biais liés aux sources sont importants (et difficiles à surmonter), mais le travail portant sur l'histoire récente pose aussi souvent problème. Ainsi, lors des cérémonies liées au quarantenaire nous avons observé à quel point, et malgré le renouvellement générationnel important, les anciennes passions sont toujours vives et structurantes. Cela nous a permis de mieux comprendre la position généralement plus confortable des historiens en charge de périodes historiques plus anciennes et par là moins directement exposés aux enjeux contemporains. Mais aussi que, si l'histoire de Vincennes est peut-être « intéressante », et par là mérite qu'on lui consacre un ouvrage, c'est parce qu'elle est encore vivante et peut servir à notre présent.

Mais le lent travail de déprise par rapport à l'objet préfigurant à sa reconstruction en tant qu'objet scientifique – travail nécessairement associé à son processus d'historicisation progressive – ne concerne pas que les acteurs directement impliqués dans cette histoire. En raison des effets de transmission collective, il concerne aussi des agents plus éloignés qui héritent alors, pour une bonne part, des manières de voir de leurs aînés. Ou comme le dit en une formule saisissante Auguste Comte, les vivants sont gouvernés par les morts. Et si chaque génération ambitionne d'exister par elle-même en opérant une reprise sélective de son héritage, cette sélectivité reste toujours relativement limitée. Cela nous a conduit à mobiliser une équipe de jeunes collaborateurs dont certains sont extérieurs à Paris VIII et qui, parce qu'ils ont été formés dans un état ultérieur du champ académique, voient peut-être les choses avec un peu plus de recul, sont moins prisonniers d'anciennes censures (sans doute parce que soumis à de nouvelles...) et par là-même ne sont pas sans faire preuve parfois d'un certain iconoclasme, le plus souvent involontaire. Par exemple quand ils font passer au passé des choses encore vivantes pour d'autres, désacralisent certaines icônes locales, ou révèlent la relative banalité d'expériences perçues comme absolument singulières.

Mais si le recul institutionnel et générationnel profite à l'analyse et offre les moyens de commencer à reconstruire l'objet autrement au travers, entre autres, du privilège croissant – et plus ou moins obligé, il faut le dire – accordé avec le temps aux sources écrites, il est clair qu'avec la disparition progressive des témoins, c'est aussi tout un pan de l'expérience vécue et donc des connaissances comme des formes originales de synthèse pratique et théorique – originales car nécessairement datées et situées – et sources majeures d'intelligibilité, qui disparaissent. S'agissant d'une institution dont une des fonctions essentielles est de transmettre au travers du rapport pédagogique, et donc de relations de personnes à personnes, aux nouvelles générations un savoir hérité de longue date ou nouvellement (re)créé, et dont une des fonctions est aussi de travailler à sa propre reproduction, on comprend que ces questions de transmission prennent parfois un caractère plus ou moins pathétique (et paradoxal) dans une institution explicitement construite en rupture avec les logiques de reproduction habituelles.

De manière générale, il nous semble que la rareté des travaux à caractère scientifique sur l'université française d'après 1968 traduit bien la difficulté de cette même institution à prendre du recul vis-à-vis de cette période, à la fois obscure et lumineuse, et donc à se réapproprier son histoire récente. Et on peut se demander si le constat fait en 1974 par Nicole de Maupéou-Abboud n'est pas encore valable aujourd'hui : « On nous reprochera sans doute de nous être appuyés sur le “vécu” des acteurs du mouvement, et de ne pas avoir élaboré une théorie extérieure à la leur propre. Si nous l'avons fait, c'est que nous n'avons pas eu suffisamment d'imagination sociologique et d'audace pour restructurer, autrement que ne l'ont fait des militants perspicaces et brillants, la somme de leur expérience (à laquelle nous n'avions d'ailleurs participé qu'épisodiquement et que nous ne connaissions, pour l'essentiel, que de façon indirecte par des récits de témoins étudiants)⁹. » Ainsi, nombre de travaux portant sur l'histoire d'universités en 1968 se contentent de reprendre les témoignages des acteurs en opposant ceux des dirigeants et des « contestataires », laissant le lecteur opter pour le discours qui lui agrée le mieux.

Une des principales raisons de cette difficulté nous semble liée à la remise en cause de l'autorité académique opérée en 1968 et aboutissant à un effondrement symbolique de l'institution universitaire. Ainsi, et comme l'écrit Jean-Claude Passeron, les témoins de l'époque ont le privilège historique rare, particulièrement jubilatoire pour ceux œuvrant activement en ce sens, et profondément révoltant, voire désespérant, pour d'autres¹⁰, d'assister au processus de désinstitutionalisation rapide d'une institution culturelle perdant son autorité intellectuelle¹¹. Ce processus de délégitimation, lié entre autre à l'irruption d'un pouvoir étudiant plus ou moins anarchique (voire nihiliste dans certains cas) comme à l'éclatement du corps professoral, contribue à rendre les institutions universitaires plus ou moins ingouvernables et obère pendant longtemps les projets de reconstruction ultérieurs, comme de refondation pédagogique. Ainsi, et en raison notamment de l'apparition d'instances de pouvoir concurrentes plus ou moins éphémères (AG, conseils bis, commissions...), les instances légales sont souvent, tant moralement que politiquement, impuissantes. Cette vacance du pouvoir est particulièrement sensible à Vincennes qui, comme nombre d'universités, laboratoires, centres de recherches, mais à un degré sans doute exacerbé en raison des particularités du contexte local, est le lieu d'une compétition acharnée, et parfois violente, entre différents principes de légitimité (politique, intellectuelle, académique). D'où une instabilité institutionnelle chronique, qui pour les uns ouvre une période plus ou moins exaltante et réjouissante d'expérimentations en tout genre et pour d'autres que leur âge, engagement initial dans le projet, éthique de la responsabilité ou goût du pouvoir conduisent à la gestion de cette institution anti-institutionnelle, un véritable tonneau des Danaïdes.

Des intentions de l'ouvrage

Si l'objet Vincennes existe, paraît racontable, il n'est pas sûr qu'il ait une unité. En effet, dès sa conception, plusieurs projets portés par des acteurs aux ressources différentes sont en concurrence. Dès l'ouverture du Centre les conflits sont particulièrement vifs entre « participationnistes » et « anti-participationnistes », tenants d'une université

démocratique et tenants d'une université de recherche, d'une université normale ou expérimentale. Il n'y a donc pas une, mais des Vincennes qui se sont battues entre elles ou qui, le plus souvent, se sont ignorées en se repliant précocement sur leurs différentes composantes institutionnelles, disciplinaires (voire sous-disciplinaires) en vivant des vies plus ou moins parallèles. Car dès l'origine la très grande faiblesse du pouvoir central contribue à l'autonomisation des composantes dans lesquelles nombre de Vincennois trouvent une sorte de refuge leur permettant d'échapper au déchaînement des passions et manœuvres politiques dont le théâtre principal est l'AG (assemblée générale) centrale de l'université, qui trouve plus ou moins ses répliques au niveau de chaque département. Ainsi à Vincennes les « départements », structure originale qui n'existe pas dans l'ancienne Sorbonne qui ne connaît que des « sections », disposent rapidement d'un bureau et d'un(e) secrétaire et jouent un rôle essentiel comme unité de vie, d'interconnaissance et d'affiliation, tant pour les étudiants que pour les enseignants. Ce mouvement de repli sur les structures départementales parfois assimilées à des « ghettos », et qui le plus souvent correspondent à une discipline, est d'ailleurs vivement critiqué par nombre de Vincennois qui y voient un obstacle majeur à la vocation interdisciplinaire du Centre¹². Dans certains cas, ce mouvement se poursuit jusqu'au niveau de l'UV (unité de valeur), c'est-à-dire du cours qui, en raison de l'espace à la fois plus contractuel et pacifié qu'il offre généralement, représente pour certains analystes l'unité sociale élémentaire de l'univers vincennois.

Cela explique que dans ce travail nous ayons privilégié une approche par département, discipline susceptible de rendre compte – par delà l'uniformité du discours mythique ou des simplifications obligées du combat politique – de la diversité comme de la complexité de la vie vincennoise. En privilégiant cette approche, nous poursuivons un double objectif. D'une part, dépasser le schème d'analyse politique ordinairement mobilisé dans les histoires de Vincennes et qui en fait principalement un lieu d'affrontements, plus ou moins lyriques et héroïques, entre participationnistes et anti-participationnistes, le parti communiste et les mouvements d'extrême-gauche, ou le ministère et l'université dans son ensemble¹³. D'autre part, redonner leur place aux enjeux pédagogiques et scientifiques dans un contexte de mutation rapide du système des facultés, initiée dans les années 1950-1960 et qui s'accélère après 1968. Car si Vincennes est souvent présentée comme l'université française s'ouvrant la première à de nouvelles disciplines, elle est aussi celle qui, concernant plus spécialement les disciplines de lettres et sciences humaines, poursuit leur mutation le plus loin, l'arrivée et l'expansion rapide de nouvelles disciplines comme d'un nouveau public obligeant les anciennes à se repositionner et ébranlant, plus ou moins, l'ancienne hiérarchie des disciplines héritée de la Sorbonne et plus largement l'intellectualisme ordinaire de l'université française et sa tendance historique au repli dans « la tour d'ivoire académique ».

À cette diversité disciplinaire s'ajoute celle des points de vue liée aux différences de statut, de fonction, comme de trajectoire. Ainsi, la Vincennes des enseignants n'est pas celle des étudiants ou des personnels administratifs et techniques. Celle de ceux qui y sont restés « fidèles », ou y ont trouvé refuge, diffère de celle de ceux qui n'ont « pas supporté », « ont trouvé cette aventure trop aventureuse », sont partis tout de suite, les

témoignages des premiers, comme ceux des institutionnels, étant traditionnellement privilégiés. Ce qui s'explique par des raisons tant pratiques que politiques, mais n'est pas sans poser un problème épistémologique. On pourrait ainsi rêver à une véritable histoire « du dehors » (ou presque) de Vincennes, qui assurément aurait un autre visage que les histoires du « dedans ». Et souvent lors de ce travail, nous nous sommes demandé s'il ne serait pas préférable que chaque université fasse faire son histoire par une autre, et pour couronner le tout la publie dans les presses universitaires de l'autre, rappelant ainsi l'universalité de la démarche scientifique.

En privilégiant l'approche disciplinaire/départementale, une de nos ambitions est aussi d'articuler des histoires qui, trop souvent, font l'objet d'histoires parallèles, alors qu'elles sont nécessairement interdépendantes. Ainsi les histoires, ou sociologies, du monde étudiant, du corps enseignant, des programmes d'enseignement, de la pédagogie ou des pratiques de recherches, sont souvent rédigées indépendamment les unes des autres¹⁴. Et par exemple un de nos efforts a consisté à essayer d'approfondir la question de l'apport des étudiants à la définition des programmes d'enseignement, pratiques pédagogiques, qui est d'ailleurs une des pierres angulaires du projet vincennois. En opérant cette totalisation par le bas, c'est-à-dire à partir de « l'analyse concrète d'une situation concrète », pour reprendre une formule marxiste très en vogue à l'époque, nous espérons faire progresser la sociologie des disciplines qui, trop souvent, éprouve de grandes difficultés à s'arracher à l'histoire des idées, et contribuer ainsi à une véritable histoire sociale des disciplines académiques, genre encore peu développé en France¹⁵.

Tout cela explique aussi pourquoi on ne trouvera pas ici une chronique détaillée de l'histoire de Vincennes et un défilé (en toge) de ses doyens et présidents successifs. Il s'agit plutôt d'une « histoire problème », pour une université elle-même problématique, à visée structurale, essentiellement centrée sur ses débuts et qui tente de la replacer dans la moyenne durée de l'histoire de l'université française. D'où l'intérêt porté à d'autres établissements d'enseignement supérieur qui nous a permis, certes de manière encore embryonnaire, de commencer à replacer Vincennes – trop souvent fétichisée ou hypostasiee – dans le champ universitaire parisien, comme de sortir (un peu) de notre enfermement monographique et par là de notre ethnocentrisme vincennois spontané.

Ce n'est donc pas toute l'histoire de Vincennes que le lecteur trouvera ici, laquelle viendra sans doute plus tard quand les historiens auront notamment fini le travail de recension, rassemblement des sources archivistiques disponibles et qu'une analyse comparée des différentes universités parisiennes sera enfin rendue possible, mais une histoire principalement centrée sur ses débuts, assumant pleinement l'idée bachelardienne de construction de l'objet et plus particulièrement attentive à la question de l'articulation de la division du travail intellectuel et politique entre disciplines dans cette université. Et de fait dès son ouverture, Vincennes se divise entre départements participationnistes et non participationnistes. Ce qui pose alors la question du lien entre les disciplines (ou sous-disciplines) et leur positionnement politique. Ou dit autrement, on s'intéressera ici aux fondements académiques et sociaux du positionnement politique des disciplines académiques dans la période particulièrement « troublée » de l'après 1968.

Questions de méthodes

Ce travail nous a placés devant des problèmes épistémologiques, politiques, mais aussi affectifs, pour nous inédits¹⁶. Ce qui, dans un souci de distanciation, explique déjà notre recours à l'histoire. Ainsi, l'ouvrage débute par une brève histoire de l'université française des années 1960. Il s'agit alors de replacer la création de Vincennes dans un contexte institutionnel et historique plus vaste, et notamment dans le champ universitaire parisien, qui permette de mieux en appréhender la singularité. Car Vincennes a voulu rompre. Mais rompre avec quoi ?

Ce souci d'objectivité nous a conduits aussi à privilégier l'approche statistique, de façon à bénéficier des effets d'objectivation que celle-ci permet de produire. Ce recours à la statistique est notamment fondé sur l'hypothèse durkhémienne selon laquelle un des moteurs les plus puissants des transformations du système scolaire, et partant universitaire, réside dans l'évolution des effectifs, comme des transformations sociales de son public et par conséquent de son corps enseignant¹⁷. Comme le montrent les événements de Mai 68 puis l'histoire de Vincennes, c'est par les étudiants que les bouleversements adviennent le plus souvent dans le monde académique, lequel se caractérise généralement par une inertie très forte, tant d'ailleurs au niveau des structures institutionnelles que mentales. En plus de nous aider à voir l'objet autrement, l'intérêt de la statistique est qu'elle permet aussi de s'abstraire, un peu, des questions de personnes, et donc de susceptibilité qui en découlent. Nous avons donc essayé de faire l'histoire la plus impersonnelle qui soit.

Le lecteur s'étonnera peut-être de notre façon de la périodiser. En effet, une bonne part de l'ouvrage porte sur les prodromes de Vincennes, sa conception et les débuts du Centre, tandis que les bornes temporelles des monographies diffèrent. Ces découpages, qui renvoient aux manières de construire l'objet propres à chaque contributeur, sont à rapporter aussi aux archives actuellement disponibles. En effet, la période 1968-1980, qui correspond à l'époque où Paris VIII est encore sur le site de Vincennes, est relativement fournie en raison de la césure opérée par le déménagement. Grâce au Fonds Assia Melamed déposé à la Bibliothèque de documentation internationale du monde contemporain (BDIC), on dispose aussi d'informations riches relatives à la conception de Vincennes et à la cooptation des premiers enseignants. Il semble ainsi que la conscience que certains acteurs ont de vivre une aventure exceptionnelle les ait conduits à en conserver systématiquement des traces. De même, la couverture journalistique est relativement dense les deux premières années. L'historien est alors fortement dépendant de ce que les acteurs de l'époque ont jugé bon de conserver. En mettant en avant certaines choses et en en oblitérant d'autres, ces acteurs prédéterminent donc en grande partie la manière dont il peut construire son objet. Certes, et comme le recommande Marc Bloch, nous avons essayé de privilégier les témoignages involontaires et d'être particulièrement attentif « aux indices laissés sans préméditations » et qui permettent notamment « d'éviter de répéter les préjugés des gens du passé¹⁸ ». Mais c'est là un exercice particulièrement difficile, la réalisation d'entretiens avec des témoins ne permettant qu'en partie de s'affranchir de ces biais en raison notamment des limites de la mémoire, des effets de « l'illusion biographique », comme de la sélectivité des confidences.

Cette dépendance aux sources explique aussi pourquoi, malgré notre volonté d'étude conjointe des deux populations, cette histoire est déjà centrée sur les enseignants, puis sur les étudiants. Ainsi, on connaît beaucoup de choses au sujet des premiers enseignants, de leurs projets, comme des modalités de leur recrutement, élection (sujet qui manifestement les préoccupe beaucoup), mais très peu à propos des premiers étudiants. Ce n'est qu'après 1972 que le public étudiant commence à être un peu mieux connu¹⁹. En raison de son ouverture précoce aux non-bacheliers, salariés et étrangers, ce public consiste d'ailleurs en une des particularités les plus fortes de Vincennes. Et cela nous a conduits à consacrer une étude aux étudiants étrangers, qui occupent rapidement une place importante dans cette université.

Un dernier mot relatif au choix des disciplines auxquelles nous avons consacré une monographie. Ce travail est fondé sur l'idée que les disciplines, tout comme les établissements, doivent leurs caractéristiques les plus pertinentes à la place qu'ils occupent dans l'espace hiérarchisé des disciplines, établissements. Mais en raison du temps imparti comme des compétences de chacun, il n'a été possible de produire que trois monographies de département : en l'occurrence, de l'anglais, de la sociologie et de l'économie. L'intérêt de l'anglais, en plus du rôle décisif qu'il joue dans la fondation et le fonctionnement institutionnel du Centre, réside dans sa nature de discipline d'enseignement et donc à agrégation du secondaire. Et c'est aussi la discipline qui, dès le départ, a les effectifs étudiants et enseignants les plus importants. Ce qui lui assure un poids politique et syndical important. La sociologie est exemplaire des disciplines nouvelles de sciences humaines et sociales connaissant un fort développement dans les années 1960-1970. Et à l'inverse de l'anglais, elle est résolument anti-participationniste. Enfin, il a semblé intéressant d'étudier le cas d'une discipline extérieure à la faculté des lettres, en l'occurrence de l'économie, le projet vincennois s'étant notamment fondé sur l'idée d'abattre les cloisonnements entre facultés afin de favoriser l'interdisciplinarité et la recherche et construire enfin une véritable université.

NOTES

1. *Raisons pratiques*, Paris, Seuil, 1994, p. 16.
2. Christophe Charle, *La République des universitaires*, Paris, Seuil, 1994, p. 10, note 2.
3. Parmi ces ouvrages, on peut citer par exemple : Jean-François Condette, *La Faculté des lettres de Lille (1887 à 1974), les métamorphoses d'une institution universitaire française*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1997. Gérard Emptoz (dir.), *Histoire de l'université de Nantes 1460-1993*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002. Françoise Bayard et Bernard Comte, *L'Université Lyon 2, 1973-2004*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2004.
4. *Vincennes une aventure de la pensée critique*, Jean-Michel Djian (dir.), Paris, Flammarion, 2009. Dauphine université, *Dauphine de l'expérimentation à l'innovation*, Paris, Textuel, 2009. À ces ouvrages, on peut ajouter le dossier très riche rassemblé par Claude-Marie Vadrot pour le magazine *Politis* (n° 1000, 30 avril 2008) et intitulé « L'histoire vraie de "Vincennes" ».
5. André Tuilier, *Histoire de l'Université de Paris et de la Sorbonne*, Paris, Nouvelle librairie de France, 1997. Jean-Philippe Legois, *La Sorbonne avant mai 68 : chronique de la crise universitaire des années 60 à la Faculté des lettres et sciences humaines de Paris*, maîtrise d'histoire, Paris I, 1993.

6. Jean-Michel Djian (dir.), *Vincennes, une aventure de la pensée critique, op. cit.*, quatrième de couverture. Laquelle précise aussi que l'objectif de l'ouvrage est d'«honore[r] l'expérience vincennoise à travers le témoignage de quelques-uns de ceux et de celles qui l'ont enfantée et nourrie.»
7. Le fait que Vincennes soit une des premières universités françaises à disposer d'un département de théâtre (qui se réclame notamment du *Living theatre* et sera très impliqué dans «les luttes» jusqu'à aujourd'hui), n'est sans doute pas un hasard.
8. À notre connaissance, Vincennes a donné lieu à quatre films distribués dans le commerce : Jean-Michel Carré et Adam Schmedes, *Le Ghetto expérimental*, Le Grain de sable, 1975. Patrick Bories, François Blusseau et Philippe Hochart, *Les Murs et la Parole*, ISKRA, 1982. Katharina Bellan, *Le Vent de Vincennes*, VLR Production, 2005. Yolande Robveille et Jean Condé, *Roman noir pour une université rouge*, Zarafa films, 2008. Films auxquels on peut ajouter trois romans : Claude Pujade-Renaud, Daniel Zimmermann, *Les Écritures mêlées*, Paris, Julliard, 1995. Maurice Attia, *Paris blues*, Arles, Actes Sud, 2009. Bruno Tessarech, *Vincennes*, Paris, Nil, 2011.
9. Nicole de Maupéou-Abboud, *Ouverture du ghetto étudiant. La gauche étudiante à la recherche d'un nouveau mode d'intervention politique (1960-1970)*, Paris, CNRS-Anthropos, 1974, p. 5.
10. Nous pensons par exemple à Pierre Grappin, doyen de Nanterre en 1968. Ainsi en 1988, soit lors des célébrations des 20 ans de mai 1968, il se plaindra de ce que personne (hormis, fait significatif, un journaliste de la BBC) n'ait pris la peine de le rencontrer afin de connaître sa vision des «événements». Ou comme il le dit lui-même, se consolant alors avec les humanités latines : «Vae victis» («Malheur aux vaincus!»). *L'Île aux peupliers*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993, p. 264.
11. Jean-Claude Passeron, «1950-1980 : l'université mise à la question : changement de décor ou changement de cap?», dans Jacques Verger (dir.), *Histoire des universités en France*, Toulouse, Privat, 1986, p. 382 *sqq.*
12. Dans leur lettre de démission du 13 octobre 1970, Jean Cabot, Yves Hervouet et René Girault, à l'époque membres de l'équipe dirigeante du Centre, écrivent qu'ils ne veulent plus cautionner : «Le magma informe de départements benoîtement installés soit dans le conformisme traditionnel, soit dans l'irréalisme échelonné, chacun travaillant indépendamment hors de tout esprit de travail collectif et interdisciplinaire.» Michel Debeauvais (dir.), *L'Université ouverte : les dossiers de Vincennes*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1976, p. 30. Le succès de la structure départementale s'explique sans doute, en partie, par le fait que la discipline constitue le cadre, tout prosaïque, dans lequel se déroule la carrière des enseignants.
13. Parlant de l'extrême diversité du corps enseignant de Vincennes et du sort qui y est réservé aux «stals» et autres «révisos» (c'est-à-dire aux membres du parti communiste), Jean-Claude Passeron écrit : «Il fallait à Vincennes, pour une intelligentsia sans unité d'origine ni esprit de corps, un principe bibliométrique simple que l'on pût penser tous ensemble pour donner un sens à la concurrence de tous contre tous : n'importe qui ou n'importe quoi qui n'était pas PC vous sauvait à l'unanimité. C'est là une forme minimale de l'équilibre intellectuel dans une discussion polycentrique, lorsque celle-ci a pour préoccupation première d'échapper au chaos des différences. Ce n'est pas l'aspiration millénariste ou prosélytique à une formule de "pensée unique" mais la gestion du désordre symbolique : Hobsbawm et Delumeau m'ont fait comprendre ce à quoi j'ai assisté à Vincennes.» (Raymonde Moulin et Paul Veyne, «Entretien avec Jean-Claude Passeron, un itinéraire de sociologue», *Revue européenne des sciences sociales*, tome XXXIV, 1996, n° 103, p. 325.)
14. Et ce, alors que le monde étudiant offre une voie d'accès privilégiée à l'étude de l'univers intellectuel. Comme l'écrit Louis Pinto : «Pierre Bourdieu dans ses débuts n'a pas mené d'attaque frontale sur les terrains constitués comme nobles par la tradition philosophique (à cet égard, la comparaison avec les objets historiques de Michel Foucault est instructive), mais il s'est consacré, à travers l'étude empirique et modeste sur les étudiants et la culture, aux préalables de cette sociologie du sujet savant. Décrire les étudiants, c'était, sous les apparences de parler des seuls "apprentis", délimiter les conditions et les modalités de l'excellence scolaire et culturelle des plus accomplis, des "maîtres" ou des pairs, et donc proposer, au moins à l'état d'esquisse, les moyens d'une socioanalyse ; c'était permettre de constituer en objet ordinaire de connaissance, justiciable des opérations ordinaires de la connaissance, des individus éminents qui, sous peine de sacrilège, ne se laissent pas penser autrement que sous la forme de l'exception et du nom propre.» (Cf. *Pierre Bourdieu et la théorie du monde social*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 67-68.)
15. Pour une avancée récente : Marie-Pierre Pouly, *L'«esprit» du capitalisme et le corps des lettrés, l'inscription scolaire de l'anglais et sa différenciation. XIX^e-XX^e siècles*, doctorat de sociologie, EHESS, 2009.
16. Par exemple, les réformes universitaires actuelles (LRU, réforme du statut des enseignants chercheurs, maîtrise) n'inclinent pas à dévoiler les faiblesses d'une institution, comme d'un projet, auxquels par ailleurs nous pouvons être attachés. D'un autre côté, il est clair que (politiquement) le temps n'est jamais venu d'opérer un tel dévoilement. Ainsi lors de ce travail nous n'avons pu que nous féliciter de ce que d'autres avant nous aient osé, malgré toutes les censures (politiques, académiques), écrire ce qu'ils pensent. Ce qui nous

a permis de nous appuyer sur leur travail. On mesure alors mieux à quel point la conquête d'un degré supplémentaire de lucidité, réflexivité est – tout comme le développement des sciences et des arts en général – une affaire éminemment collective. Ou comme le disait Bernard de Chartres en une formule qu'affectionnait particulièrement Karl Marx : « Nous sommes des nains juchés sur des épaules de géants. Nous voyons ainsi davantage et plus loin qu'eux, non parce que notre vue est plus aiguë ou notre taille plus haute, mais parce qu'ils nous portent en l'air et nous élèvent de toute leur hauteur gigantesque... » (cité par Jacques Le Goff dans *Les Intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1985, p. 17).

17. Par exemple, à Vincennes la création de nouvelles disciplines, spécialités (littérature anglaise, sciences de l'éducation, psychanalyse, urbanisme, linguistique, théâtre, cinéma, informatique, science politique, etc.) s'opère généralement dans un contexte de croissance rapide et/ou scissiparité de disciplines à gros effectifs (anglais, psychologie, géographie, littérature française, mathématiques, droit, etc.) et – selon les circonstances politiques du moment – de manière plus ou moins pacifique.
18. Marc Bloch écrit ainsi : « Ce que les textes nous disent expressément a cessé aujourd'hui d'être l'objet préféré de notre attention. Nous nous attachons ordinairement avec bien plus d'ardeur à ce qu'il nous laisse entendre, sans avoir souhaité le dire. » (Cf. *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, A. Colin, 1997, p. 76.)
19. Quant aux personnels administratifs et techniques, les données dont on dispose sont encore plus lacunaires.